

journal français—alors que nos colons algériens doublent leur natalité en vingt ans ?

“ C'est qu'en Algérie, la vie est facile, bon marché ; les Français y ont l'espace, les grands horizons, les domaines sont grands, producteurs, le taux de l'argent élevé, les impôts légers, le père est certain d'y élever sa famille. Il ne faut pas autre chose.”

Je suis de l'avis de celui qui a écrit cela, le commandant Schambion.

Si les étrangers voulaient venir ici, non pour y troubler le peuple, et y apporter des doctrines qu'ils peuvent garder pour eux sans qu'on les leur envie jamais ; si les étrangers voulaient venir ici avec la volonté de travailler, de parvenir, le bon sens de ne s'occuper que de leurs affaires et non de celles des autres, à n'importe quel point de vue : ces étrangers auraient le même sort, jouiraient du même bonheur que les Algériens dont parle le commandant.

Il paraît que les nihilistes, les communards, les socialistes, les pétroleurs, tout ce que vous voudrez, ont voulu faire sauter le doux et bénévole empereur d'Allemagne à son passage à Pesth, en Autriche-Hongrie, le 20 septembre dernier.

Peste !... qu'avait-il besoin, ce doux et bénévole empereur, d'aller là ? Si je dis *doux et bénévole*, c'est encore par *transfer* avec ou sans t, en grec métaphore.

Il faut avouer que ce n'est pas amusant du tout, d'être Majesté dans les vieux pays !

Vive nous ! n'est-ce pas vrai ?

Les anarchistes, ayant mal calculé leurs heures, c'est un train de gens comme vous et moi qui a sauté : soixante-dix-sept personnes ont été blessées. C'est une honte, ces anarchistes !

Les chercheurs d'or au Klondyde sont menacés de la famine. Les magasins de Dawson sont fermés, n'ayant plus rien à vendre, et une terrible perspective s'offre aux malheureux mineurs.

Des assemblées publiques ont été tenues à Saint-Michel, et les victimes des spéculateurs menacent de faire à ces derniers un mauvais parti s'ils ne leur donnent pas du pain ou ne les ramènent pas à la civilisation.

En Hollande, la reine régente, dans son message aux Etats-Généraux de ce pays, annonce l'abolition du système de remplacement militaire—une plaie des vieux pays !—une meilleure protection des enfants et des jeunes travailleurs (que ne fait-on cela ici !) l'instruction obligatoire (ceci demanderait de longs développements : qu'il nous suffise de dire que les Chambres Hollandaises ont voté la religion comme base de l'enseignement, catholique ou protestant ; les catholiques ont tous les mêmes droits que leurs frères séparés) ; l'assurance des ouvriers contre les accidents (ce que nous demandons depuis longtemps ici).

Voilà qui est bien.

Je voulais voir l'heure qu'il est ! N'avez-vous pas de montre ? allez-vous dire. Mais oui ; seulement, pas le temps de la regarder !

En face de moi, j'ai un grand œil vitreux, glauque, flanqué de larmes tout autour : deux vieux sabres se croisent là-dedans, et le tout, on appelle ça, ici, le *cadran* ou l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

Cadran tant qu'on voudra ! mais *horloge*, jamais de la vie ! On m'affirme (sans doute est-ce un contribuable mécontent ?) que pas un maréchal-ferrant n'a pu la faire marcher en avant ou en arrière jusqu'ici.

Ce qui n'empêche pas que ça se paye !

Je crois que ce feuilleton est assez long, et aura le don d'endormir plus d'un lecteur.

Je vais essayer de faire de même, en vous disant du fond du cœur : Au revoir !

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 14 septembre 1897.

Samedi soir, le 11 septembre, à la réunion de la Société Canadienne de Paris, où j'eus le plaisir de porter la santé des dames canadiennes présentes, du Dr LeCavelier, notre président, qui part au Canada, du Dr Noël Guillet et des pèlerins canadiens conduits par M. Rivet, au nom de ceux qui partent, le Dr D. LeCavelier répondit par des mots aussi sympathiques que heureux, et dit combien il regrettait notre chère Société, où son souvenir sera toujours vivace, nous pouvons l'affirmer.

Mme Dr Delorme, MM. Rivet, Arthur Berthiaume nous firent de belle musique, et M. Jules Colas chanta très bien une jolie romance.

Puis, après quelques coupes de champagne et une charmante causerie, parlant souvent du pays, chacun s'en alla heureux d'avoir vécu une heure la vie canadienne, si loin du Canada.

Assistaient à cette réunion : M. l'abbé Dupuis ; Mesdames N. Dupuis, Dr Pelletier, Dr Delorme, A. Raby et C. Dion ; Mlles Hudon, Berthiaume, Dupuis, Guimond et Hotte ; MM. Dr Pelletier, Dr Desjardins, J. Rivet, Dr N. Guillet, P. Dion, D. D. LeCavelier, R. Barré, Cr L. Gauthier, J. Hudon, A. Leduc, A. Raby, Dr Delorme, A. Berthiaume, A. Bolté, J. Colas, J. Sévère, Dr Masurette, A. Emard, R. Brunet, etc.

* *

M. Edward Richard, ancien député, est actuellement à Pornic, l'hôte de son ami, M. Louis Herbet, conseiller d'Etat. M. Richard est là encore pour une quinzaine.

* *

Le Dr LeCavelier avait invité ses compatriotes à une petite fête intime, dimanche, la veille de son départ, et le Dr N. Guillet en avait fait autant hier soir.

Ce dernier nous intéressa beaucoup en nous montrant les cadeaux qu'il a reçus de son protecteur et ami, le célèbre Dr Péan. Et le Dr LeCavelier nous raconta spirituellement les incidents tragi-comiques de son long voyage en Europe. Le récit de ses pérégrinations en Russie fut surtout très intéressant.

Le Dr LeCavelier, durant son long séjour ici a étudié sous les maîtres les plus célèbres et pour le recommander à la confiance de nos compatriotes de Montréal, je ne pourrais mieux faire que de citer ce fait :

“ Parmi la Colonie canadienne de Paris, il y a toujours, comme nous l'appelons : “ le médecin des Canadiens.” Or, ce “ médecin des Canadiens ” était, depuis tantôt huit mois, le Dr Daniel LeCavelier en qui nous avons tous très justement confiance.

“ Ceux qui ont eu besoin de ses excellents soins ont toujours été enchantés de lui.

“ Succès, donc, à celui qui fut ici le président de la Société Canadienne de Paris et le très estimé “ médecin des Canadiens.”

Docteur LeCavelier, nous vous souhaitons bonne chance.

* *

Dimanche, 19 septembre.

Nous venons d'apprendre à Paris, la mort de Mme juge Alphonse Ouimet.

Bien connue de plusieurs d'entre-nous, Mme Ouimet, au cœur si bon, ne comptait que des admirateurs qui partagent la douleur sincère de toute sa famille.

C'est dans notre cher Paris, que naquit Mme Ouimet.

La mort, sinistre faucheuse, abat toutes les fleurs qui se trouvent sur son chemin ; et pour elle, les plus tendres affections brisées, les mères les meilleures et les plus vertueuses ne pèsent pas plus dans la fatale balance.

Notre destinée à tous est de partir chacun à son heure, tristement mais invariablement.

Puissent les sympathies venant de partout soulager un peu l'excellente et distinguée famille actuellement plongée dans un deuil dont le souvenir leur sera éternel.

Si la nuit sans fin nous ravit les êtres chers, elle n'empêche pas la pensée fidèle de les suivre toujours dans le mystérieux au-delà.

L'existence est brève ; et les bonheurs ont beau sourire ; rien ne fait reculer la Mort. Elle paraît et la Vie s'en va, laissant d'immenses deuils.

Dieu seul reste, et sa religion, faite de consolations infinies, soulage les cœurs meurtris.

Il rayonne au chemin de la vie, et ses bras sont tendus vers ses croyants.

Mme Ouimet, qui était une chrétienne convaincue, a buriné dans le cœur de ses enfants, une croyance qui sera leur consolation dans cette suprême douleur.

Par delà l'Atlantique, la colonie canadienne de Paris envoie, à la famille Ouimet, l'expression de ses condoléances les plus vives.

Que ces lignes soient quelques violettes jetées sur la tombe encore fraîche de la sainte femme, de la bonne mère éternellement partie...

Rodolphe Le Fort

SINISTRE MESSAGE

Respectueusement à Aimée Patrie.

Il était parti, le jeune et brillant officier, le noble marquis de Pimodan.

Son devoir l'appelait par delà les Alpes, et son cœur obéissait toujours au devoir.

Il s'était abandonné au doux Pontife régnant alors à Rome ; il avait dit à l'illustre général de Lamoricière : “ Me voici ! ”

Il était tout actes—ses actes étaient des coups d'épée, des coups d'éclats. La bonne fortune lui souriait sur les champs de bataille comme dans les salons de France : aux Grotte di Gradoli, à Ischia, à Farnese, à Valentano, nous retrouvions en 1867... j'allais dire les traces de ses coups de 1860, mais certes, les traces de ses exploits.

Il était, chez ces populations inquiètes, agitées, la personnification de l'héroïsme : il était une légende !

L'avait-on vu ?...

On ne le savait.

Voit-on la foudre qui tue, le boulet dont on ressent le glacial baiser dans son souffle sifflant glacial ?...

Le 18 septembre 1860—date fatale !—il fauchait : la mort s'était mise à son service, il la ruait, des fulgurations de son épée, au travers des rangs compacts de l'ennemi : en vain, ceux-ci veulent fuir, résister, se dérober ; partout il les fauche, il tue, il tue toujours ! En viendra-t-il à bout ?

Ils sont soixante-mille : de Lamoricière, de Pimodan, et quelques cents adolescents—ce bal de la cour de Louis XIV, suivant la parole mémorable du général ennemi—c'est tout ce qui reste de troupes fidèles au saint Père.

Cela suffit. Ils passeront, ils écraseront la masse, et dans le sang, couverts de sang, ils iront chercher la victoire !

... Un sanglot, un cri de rage, de douleur, de reproche au ciel part de la demi-douzaine de rangs de Franco-Belges : le général de Pimodan a chancelé... quelque temps il se cramponne, et le géant—lui, un enfant !...—le géant glisse de son cheval...

Les cieux s'ouvrirent : il fallait la gloire, là-haut, pour accueillir cette gloire si brillante !...

Son Roi, le Pontife tenant lieu du Christ, écrivit de sa main bénie, à la jeune épouse, afin qu'elle-même demeurât digne du cœur de son illustre époux. Quelle douleur poignante, au vieux château ! (Voir gravure).

O incomparable Femme, qu'imitèrent peu après nos Mères Canadiennes !...

Prenant votre enfant, l'enfant de ce Georges bien aimé, l'élevant vers le ciel, vous l'offrites à son tour ; et les peuples, déshabitués du dévouement, retinrent vos paroles—gloire des gloires de votre famille après la gloire unique du mort immortel—

“ Et toi aussi, mon fils, tu seras soldat du Pape !..”

FIRMIN PICARD.